

Journée des AMOPA picardes à Chamouille (Aisne)

Mercredi 3 octobre 2018

C'était cette année à la section de l'Aisne d'organiser la journée de rencontre entre les sections picardes de l'AMOPA. Nous avons été reçus avec chaleur sous un ciel automnal par le président Léon-Paul Bouvet et son équipe à Chamouille, dans l'hôtel du Golf. Le thème retenu pour cette journée passée sur le Chemin des Dames, lieu tragique d'une guerre qui a endeuillé tout un continent, était ainsi formulé : « *Territoire en reconstruction* ». La journée était placée sous la haute présidence d'Henri de Benoist, maire de Bouconville-Vauclair.

Les présidents de chacune des trois sections ont pris la parole : monsieur Bouvet, pour accueillir la soixantaine de membres de l'AMOPA ayant répondu à l'invitation qu'il avait lancée dès le mois de juin dernier et pour présenter le programme de la journée ; madame Fondeville, présidente de la section de l'Oise et membre du conseil national d'administration de l'AMOPA, pour rappeler que c'est à Compiègne, dans les Hauts-de-France donc, que s'est tenue début mai, à la satisfaction de tous, l'assemblée générale nationale de l'AMOPA et pour proposer aux membres des sections de l'Aisne et de la Somme quelques places pour le voyage qu'organise la section de l'Oise à Saint-Petersbourg en mai prochain ; monsieur Phan, président de la section de la Somme, professeur honoraire d'histoire, pour introduire le sujet qui nous réunissait, en nous faisant sentir combien il serait plus judicieux de parler de devoir d'histoire plutôt que de devoir de mémoire.

Monsieur Guy Marival, autre historien reconnu de tous, ancien chargé de mission auprès du Conseil général (aujourd'hui, départemental) de l'Aisne, nous a montré combien il a été difficile de mettre en mémoire la tragédie du Chemin des Dames. Il y aurait Verdun, symbole de l'énergie héroïque, cœur de la mémoire glorieuse, et, à l'opposé, le Chemin des Dames, le sanglant échec de l'offensive menée par Nivelle, à l'ombre des mutineries de 1917. Ici, pas de mémorial avant 1951, pas de musée avant 1999, pas de visite officielle d'un président de la République avant 2014. Certains historiens ont même pu parler à propos de cet oubli quasi freudien d'« amnésie nationale ». Le maréchal Joffre est pourtant venu dès 1921 à Craonne remettre la croix de Guerre à chaque maire du canton. La Suède a voulu prouver sa sympathie en faisant reconstruire l'hôtel de ville de Craonne, un bourg de 600 âmes rayé de la carte. Mais ce lieu a été longtemps cité, sur les paroles de la célèbre chanson de Craonne, comme un lieu de mémoire pacifiste et antimilitariste, sur un fond d'analyse marxiste, orchestrée par les Barbusse et Vaillant-Couturier qui, dans les colonnes de journaux comme « Le Crapouillot » ou « L'Humanité », disaient guerre à la guerre. « *Nous sommes condamnés, nous sommes tous sacrifiés...* ». Il souligna combien la terminologie fut au cours du temps symptomatique d'un état d'esprit. Le héros glorifié s'efface derrière la victime, de quelque bord qu'elle soit, englobant aussi celle qui a été fusillée pour l'exemple. A l'instar d'un monument (installé près de la Caverne du Dragon après avoir été deux fois vandalisé...) que l'artiste allemand, Haïm Kern, a intitulé « *Ils n'ont pas choisi leur sépulture* », terme repris par le Premier ministre Lionel Jospin lors de la célébration du 80e anniversaire de l'armistice en 1998.

Le canton s'est longtemps senti oublié et s'est replié sur lui-même. Depuis 1982, les mentalités ont sensiblement changé. Avec l'appui financier de l'État et des instances départementales, des actions d'ordre mémoriel sont menées, tels le jalonnement du Chemin des Dames et la restauration de la Caverne du Dragon. Il faut faire preuve de « résilience », pour reprendre une expression à la mode, être capable de surmonter un traumatisme et de se reconstruire dans un nouveau départ. Il ne faut pas figer le territoire en un grand mausolée. A côté d'une zone dite rouge, sur laquelle aucune activité n'est possible dans un souci de mémoire (le boisement des terrains ayant grandement contribué à la sauvegarde des lieux de guerre), il faut que la vie continue, il faut privilégier un tourisme de mémoire, savoir accueillir les jeunes générations, quitte à construire dans les abords immédiats un parc de loisirs, faire ainsi preuve d'une ouverture d'esprit qui puisse amener une sorte d'apaisement.

La terre, qu'il faut aujourd'hui cultiver pour demain, a été hier meurtrie à jamais.

. C'est ce qu'a bien su nous expliquer d'une voix sensible et poétique une agricultrice du coin. À Vassogne, un musée de la Reconstruction s'agrandit sous la houlette de monsieur Bedhome. Le directeur de l'édition régionale du journal « L'Union », monsieur Philippe Robin, a mené une table ronde et un débat avec la salle. Avec ces questions fondamentales : peut-on cultiver la terre ici, comme on le ferait ailleurs sur une terre sans histoire ? La mise en place d'une culture de mémoire est-elle tournée vers le passé ou porteuse de notre avenir commun ? Chacun a pu exprimer sa part de conviction.

Le repas, de bonne facture, a été servi au restaurant de l'hôtel du Golf ; il était composé d'un soufflé au foie gras bien entouré de pommes caramélisées, d'un dos de cabillaud emmitouflé d'herbes aromatiques, d'un risotto des plus italiens et d'un brownie au chocolat et aux noisettes, rafraîchi d'une glace à la vanille. Même si d'aucuns ont pu s'étonner d'être privés d'apéritif, personne n'est resté sur sa soif ni sur sa faim...

La promenade de l'après-midi nous a conduits en car sur les lieux emblématiques de la bataille, sur le thème « *Lieux, arts et paysages autour du Chemin des Dames* ». Un premier parcours a conduit les participants au musée de Vassogne, où ils ont été accueillis par monsieur Bedhome, le directeur, qui aura ainsi passé la journée avec nous.

Les Amopaliens de l'Oise, en grande majorité, ont choisi le deuxième circuit, celui qui menait d'abord à la chapelle de Cerny (lieu de naissance de saint Remi), chapelle dédiée à la réconciliation, face au mémorial où reposent 5200 soldats français, russes et africains à côté de quelque 7600 soldats allemands. La route nous a conduits ensuite à la Caverne du Dragon, là où les Allemands avaient creusé d'un versant à l'autre du plateau des galeries souterraines et ainsi pu dominer sur un tel site stratégique les deux vallées, celle de l'Aisne et celle de l'Ailette, pendant de longs jours, ne pouvant être vus ni des ballons ni des avions. Il est seulement navrant de constater que cet endroit si emblématique soit fermé pour cause de travaux au moment des célébrations du 100e anniversaire de l'armistice... Les œuvres de Kern et de Lapie ont de quoi nous interroger, celle de Lapie par exemple, appelée « *La Constellation de la douleur* », en hommage aux tirailleurs dits sénégalais mais qui venaient de tout l'empire colonial africain. Nous avons pu nous arrêter devant le monument dit des Basques, à la mémoire du 36e régiment d'infanterie, révélateur de tout un état d'esprit. En costume civil basque, le soldat, pensif, rêvant d'un ailleurs de paix, tourne le dos au champ de bataille, au lieu-dit, sur le plateau de Californie, « le Carrefour de la mort ».

À la ferme d'Heurtebise, nous nous sommes souvenus que cette région riche d'histoire nous ramenait à Napoléon qui y a livré contre les Russes et les Prussiens une dernière bataille victorieuse avant Waterloo et sa morne plaine. Un monument est érigé à la gloire de l'empereur mais un autre fait fraterniser dans un geste intemporel un grognard de la Grande Armée et un pioupiou de la Grande Guerre. Sur le sommet de la colline, visible la nuit jusqu'à Reims, un phare bleu illumine la nuit, telle une vigie qui veille sur le lieu sacré mais aussi telle une étoile de paix qui apaise les bleus à l'âme. Le 16 avril de chaque année, c'est « la Nuit des brancardiers » ; au mémorial de Craonne, une bougie brûle devant chacune des tombes. Le village de Craonne a été reconstruit ailleurs et le vieux Craonne est resté tel qu'il était à la fin de la guerre, en ruine, désert, sans vie.

Nous nous sommes tous retrouvés à l'abbaye de Vauclair, une ancienne abbaye cistercienne fondée au début du XIIe siècle par Bernard de Clairvaux à la demande de l'évêque de Laon, dont il ne reste, suite aux âpres combats de 14-18, que des ruines. Un prêtre poète, le père Courtois, a voulu faire revivre le site en créant un jardin de plantes médicinales et un verger. Une association est née, que préside aujourd'hui monsieur de Benoist et que celui-ci a su évoquer en fin de journée. « *Vauclair, une cendre restée braise et qu'un souffle ravive... Ôte les sandales de tes pieds, le sol où tu te tiens debout est une terre de sainteté* ». (abbé Jean-René Courtois)

Pour le coup de l'étrier, nous avons levé notre verre à l'amitié avec un vin mousseux de Cerny que nous ont offert les membres du Bureau de l'Aisne et qui a conclu cette journée dans un pétilllement de satisfaction.

JEAN CHALVIN